

remarqué que je ne prenois rien , me fit dire de ne pas laisser tout partir au magasin et de prendre ce qui m'étoit nécessaire. Je lui fis répondre que n'ayant aucun moyen de payer , je n'osois rien prendre. A lors il eut la politesse de me faire dire , de prendre ce qu'il me falloit et que je payerois quand je pourrois. Je pris donc en petite quantité des articles qui pouvoient être considérés plus tôt comme propres à cacher ma pauvreté qu'à suppléer aux besoins de ma maison.

En 1823. Mr. Dunoulin mon premier compagnon , retourna en Canada et fut placé curé ; il adressa au clergé à son retour , une notice sur la mission , dans la quelle il fit voir qu'elle donnait plus d'espérance de réussite qu'on ne paroissoit alors le croire : il demanda en même tems du secours pour l'aider à se soutenir , et réussit à en obtenir . Ce fut la seconde souscription faite publiquement en Canada ; la troisième fut celle que je fis en 1831.

En 1825. le Gouverneur de la compagnie ( George Simpson ) qui avoit passé l'hiver précédent à la Rivière rouge , se trouva plus en état de connoître mes besoins et tâcha d'y suppléer. Il me fit allouer 50. louis sterling annuels par le conseil de la compagnie , qui se tient ordinairement à la Factorerie d'York , sur la baie d'Hudson ; en outre une certaine quantité de thé , sucre , café etc. qui m'a été continuée de puis.

Au mois de Juin 1835. le conseil de la compagnie tenu à la Rivière rouge , porta à 100. livres sterling annuelles la somme de 50. que je recevois de puis 1825. Il donna aussi 100. livres sterling une fois payées , pour aider à finir mon Eglise , ce qui faisoient 200. livres sterling , votées pour cette bâtisse , en y comprenant 100. livres votées en 1829. Ces dons généreux furent faits par la compagnie de son propre mouvement et sans aucune demande de ma part. Il est bon de remarquer que tous les membres de cette compagnie sont protestants , à l'exception de quatre ou cinq qui sont catholiques.

Dans les commencemens de l'établissement de la colonie , Lord Selkirk y avoit fait passer , par la Baie d'Hudson , des animaux domestiques. Ces animaux auroient pu être déjâ passablement multipliés lorsque j'y arrivai en 1818 ; mais ils avoient tous été détruits , dans les troubles qu'éprouva la colonie en 1814. de sorte qu'il n'y en avoit plus du tout , à mon arrivée. Dans l'automne 1818 , on y amena de la Baie d'Hudson , un couple de cochons. Cet animal multiplie vite ; en été il trouvoit facilement sa vie , mais en hiver , il falloit le nourrir et il n'y avoit ni grain ni légumes pendant plusieurs années ; de sorte que pour en conserver l'espèce nous étions obligés de les nourrir de la même viande dont nous nous nourrissions nous mêmes.